

Auriane Schummer :

« Bienvenue à Colombeville ». Voici ce qui était écrit sur l'immense arche à l'entrée de la ville, surplombant les quatre axes autoroutiers. « Bienvenue à Colombeville », écrit dans une police souple dont les couleurs étaient mauve et bleu clair. Bienvenue à Colombeville, ces mots sonnaient comme une victoire, comme la possession du Graal après six siècles de recherche, après des semaines de trajet sur cette autoroute embouteillée. Nous avons passé des nuits à dormir dans des motels miteux, et à des prix exubérants, pour éviter de dormir dans la voiture et manger des conserves, comme la plupart des voyageurs, n'ayant pas de quoi nous payer le motel. Les investisseurs y avaient tout de suite flairé du potentiel, et à défaut de les rendre accueillants, ils les avaient simplement achetés, pour faire exploser les prix du marché hôtelier et ainsi s'enrichir considérablement lorsque des voyageurs, le dos meurtri à force de dormir dans une Twuga trois portes, viendraient toquer à leur porte.

« Bienvenue à Colombeville ». Ces lettres, mauves et bleues annonçaient quelque chose de doux et superbe, mais plus encore que cela, quelque chose de réel. Nous arrivions enfin à notre destination. La déception fut agaçante quand un panneau apparut, quelques centaines de mètres plus loin. Il annonçait « Entrée de la ville à 5km ». Autant dire que cinq kilomètres, englués dans cette pieuvre de goudron visqueuse et lente, cela représentait des heures. De longues heures sous le soleil brûlant d'été et dans la fumée de milliers de pots d'échappements. Mais à Colombeville, pas de pots d'échappement bruyants et polluants. A leur arrivée, toutes les voitures étaient recyclées et l'on recevait en contrepartie une voiture neuve, électrique. Dans la ville, des bornes de rechargement trônaient ici et là, toujours en harmonie avec le paysage urbain. Des appartements hausmanniens encadraient les rues qui débouchaient sur des jardins à la française, à l'anglaise, à l'orientale. Les rues étaient joviales au printemps, excitantes en été, douces en automne et magiques en hiver, surtout lorsque la neige recouvrait délicatement les trottoirs et les toits.

Le gouvernement mettait tout en place pour que la justice soit rendue dans la ville. Les agresseurs étaient poursuivis et punis, d'une peine plus lourde qu'un seul rappel à la loi. L'alimentation était saine et équilibrée, personne n'avait de carences. Les citoyens s'accordaient pourtant des plaisirs culinaires, meilleurs les uns que les autres. Parfois, c'était de la viande, mais la viande était rare, car les animaux étaient élevés dans des conditions optimales. Ils ne passaient pas leur vies attachés à des barreaux métalliques sans pouvoir effectuer le moindre mouvement, ou enfermés dans des pièces immenses, entassés dans l'obscurité la plus totale. Ils n'étaient pas découpés ou traînés sur le sol, vivants. Ils n'étaient pas gavés ou affamés. Leurs vies ne se résumaient pas à un enfer éternel dans une souffrance abominable et interminable. Non, les animaux destinés à l'alimentation n'étaient pas victimes de la monstruosité et de la perversité de l'homme. Les hommes avaient compris. Il n'y avait pas non plus de zoo, car ce mot faisait écho à un passé trop sinistre. Il y avait en revanche une réserve naturelle gigantesque, avec un climat adapté pour chaque espèce, et certaines parties étaient ouvertes au public, pour réjouir les petits comme les grands. Quant aux animaux domestiques, ils n'étaient pas abandonnés. Si un maître n'en voulait plus, il avait le droit de le léguer à n'importe qui, à la condition évidente que ce dernier l'accepte. Les animaux étaient appréciés par la plupart des habitants, car ils participaient à leur bonheur.

A Colombeville, les gens n'étaient pas obligés d'être heureux, et pourtant certains l'étaient. Ils avaient le droit d'être tristes, solitaires, excentriques, loquaces, nostalgiques, timides, ridicules, à fleur de peau. Ils avaient le droit d'être ce qu'ils étaient. Les habitants de Colombeville étaient tous uniques, et chacun savait apprécier la différence de l'autre, sans jugement, sans discrimination, sans peur. Leur différence permettait d'enrichir leur culture commune, leurs arts. Jamais on ne s'ennuyait à Colombeville, et il y en avait pour tous les goûts. Les habitants s'entraidaient, dans tous les domaines, parce qu'ils avaient compris tous les bénéfices que cela engendrait. Mais encore une fois, il n'y était pas obligés. Ils étaient libres, vivants

. J'avais hâte. Hâte de pouvoir voir tout cela de mes propres yeux. Cette ville pouvait réparer mes yeux, percés par la cruauté, la détresse, le mal. Ces yeux pourtant si jeunes, à peine âgés de dix-sept ans. Je voulais les soigner, ces yeux remplis de maux. Et ces mots, « Bienvenue à Colombeville » signifiaient le début du traitement.

Maelys BROCARD 1G3 :

Sur l'île de la Bienveillance, la vie était paisible. Ses habitants y étaient heureux.

Il faut dire que leurs ancêtres leur avaient tant conté de récits affreux, de conflits armés, d'actes terroristes, d'épidémies ravageuses... qu'ils tenaient par-dessus tout à préserver la quiétude de leur île.

Chacun, ici, voulait être heureux et entouré de gens heureux. Tous participaient au bien-être de chacun. Chacun tenait à préserver son bonheur mais plus encore, à s'assurer que tous étaient heureux.

La douce brise qui soufflait sur l'île de la Bienveillance suffisait à éloigner les mauvais esprits qui auraient voulu ternir cette cordiale entente. Les conditions climatiques y étaient idéales. Le soleil brillait sans brûler ; les pluies apportaient juste la quantité d'eau nécessaire aux cultures ; le vent rafraîchissait l'air sans jamais s'emporter. Ici, point de tempête pour détruire les habitations et saccager les plantations. Tout le monde avait son toit et toujours de quoi manger. Celui qui venait un peu à manquer n'avait pas besoin de demander. Tous l'aidaient. L'entraide, sur l'île de la Bienveillance, était toujours présente. Tout était prétexte, aussi, à se retrouver, à partager un moment, un repas, une conversation. Chacun savait que ce qui était arrivé à l'un un jour pouvait lui arriver un autre jour. Ainsi, les habitants de l'île de la Bienveillance avaient fait un pacte de générosité et de solidarité. Chacun était heureux si les autres l'étaient. Son seul bonheur ne lui suffisait pas. Tous devaient l'être pour qu' le soit pleinement.

Les qualités de chacun étaient reconnues et appréciées sans envie et sans jalousie. Le statut de chaque individu avait une valeur égale à celle des autres. L'agriculteur ou l'artisan valait autant que le médecin ou l'avocat. Sur l'île de Bienveillance, il n'y avait pas de hiérarchisation des professions. Les individus étaient complémentaires. Il n'y avait pas non plus de discrimination entre les hommes et les femmes. À travail égal, leur salaire était identique. Toutes ces valeurs de partage, d'entraide, de générosité qui contribuaient à leur épanouissement, les habitants de l'île de la Bienveillance les apprenaient dès leur plus jeune âge. À l'école, elles leur étaient transmises à travers des apprentissages qui ne les amenaient pas à la compétition. Ici, point de moqueries ni de conflits. Chaque enfant ne pensait qu'à être comme ses camarades. Tous souhaitaient apprendre à être heureux pour rester citoyens de leur île, si bienveillante.

Juliette Gonnard :

Felicità

Cela faisait plus de trois mois que je marchais. J'avais gravi de hauts sommets, franchi de puissants fleuves, et parcouru d'immenses forêts. J'avais dû supporter la chaleur étouffante du désert et le froid poignant de la banquise. J'avais échappé à un grand nombre de dangers et d'animaux sauvages ainsi qu'à la faim et à la soif.

Cette cité tant rêvée était bien protégée.

Pourtant après des semaines et des mois de marche sans pause, ni arrêt, j'y étais enfin arrivée. J'avais atteints mon seul et unique but, l'objectif de toute une vie : Felicitoà.

Je surplombais la cité du haut d'une de ses cinq collines. Elle était comme on me l'avait conté : luxuriante, vaste et accueillante. Une ville pleine de vie et d'activité.

Je traçais tout d'abord, de mon regard, ses contours. Elle s'étendait jusqu'aux cinq collines, situées à ses confins, qui lui offraient une ombre rafraîchissante en été ainsi qu'un immense domaine de chasse et d'agriculture.

Les pentes de ces collines étaient couvertes de grands champs débordant d'arbres fruitiers et de vergers où poussaient des milliers de fruits, de fleurs, de graines et de légumes... Plusieurs espèces de végétaux encore inconnus de l'Homme s'y épanouissaient et la biodiversité que ces collines abritaient, était sûrement la plus riche de ce monde.

Je vis aussi, du haut de ma colline, la rivière qui entourait la cité. Limpide et docile le jour mais profonde et tumultueuse la nuit. Servant, tout comme ses voisines les collines, de protection pour la cité. Dans cette rivière nageaient un nombre incalculable de poissons du monde entier : des brochets, des anguilles, des espadons, des piranha, des raies, des saumons... L'été on pouvait se rafraîchir dans ses eaux claires et l'hiver patiner sur la glace qui la recouvrait. C'était un lieu de passage où de majestueux navires fendaient les flots, de retour de leurs périples en pleine mer.

On ne pouvait pénétrer dans la cité que par une seule et unique porte. Ornée d'élégants motifs sculptés à même la matière, cette dernière, en solide bois de chêne, débouchait directement dans l'enceinte de la ville. De longues lianes grimpantes et de nombreuses feuilles de lierres s'y étaient accrochées au fil des années et s'élevaient dans les airs.

Mon regard finit par glisser sur l'ensemble de la cité. Cette dernière croulant sous la végétation exotique et luxuriante offrait un spectacle des plus splendides. Je reconnus le palais royal, qui, de sa couleur blanche éclatante et de ses fontaines cristallines, illuminait tout le royaume. Je reconnus l'école et l'université, entourées de leurs innombrables jardins botaniques, qui formaient la jeunesse de la cité aux arts de la considération, de la gratitude et du respect. Je reconnus les petites et coquettes rues, décorées de fleurs et de rubans, qui serpentaient dans la cité. Je reconnus les maisons des habitants, à l'architecture folklorique et aux couleurs vives. Je reconnus aussi le marché, vaste place d'où s'échappaient de fabuleuses odeurs d'épices, de mets parfumés ou de fruits de saison.

Je connaissais toute l'histoire de cette cité, son passé, son présent et je voulais dorénavant faire partie de son futur. En effet, ma grand-mère m'avait conté pendant toute mon enfance dans les lettres qu'elles m'envoyait, comme la vie y était douce et paisible et comme les gens y étaient sereins et heureux. Les Hommes y vivaient en harmonie parfaite avec la Nature, dans un équilibre sain et précieux.

Après des siècles de construction et d'industrialisation une partie des Hommes avait enfin compris qu'abîmer la Terre et épuiser ses ressources ne mènerait à rien. Ces personnes s'étaient réunies plusieurs fois avant de prendre la décision de quitter définitivement la société pour en bâtir une toute nouvelle, basée sur de nouveaux principes.

Ainsi, à Felicitoà, les habitants avaient appris à cohabiter avec la nature et les espèces qu'elle abritait. Ils avaient appris à lui faire confiance et à la respecter. Petit à petit ils avaient fondé une nouvelle civilisation et construit une cité à leur image. Lorsque la Terre leur donnait, ils offraient en échange et cet équilibre que ces deux mondes étaient parvenus à trouver n'amenait que bonheur et harmonie au fil des années.

Tiphaine Davin

Minervitia, une ville école

Le récit se déroule à Minervitia, une contrée lointaine qui tient son nom d'Athéna, déesse de la sagesse et fondatrice de la ville. Là-bas, des centaines d'écoliers empruntent chaque jour le chemin de l'école.

A leur arrivée, ni bureaux ni chaises. Pas non plus de cahiers ni d'encriers. Seulement des tapis, des coussins moelleux, des craies et des livres étalés un peu partout autour de ce doux théâtre. Les scènes qui s'y tiennent sont illuminées par d'immenses alcôves tracées dans la pierre par les racines des chênes. Les professeurs attendent les élèves en partageant des recettes de grands-mère et des conseils autour de leurs tisanes. Lorsque les cours débutent avec les plus matinaux, il n'y est pas question d'écouter la maîtresse disserter seule sur le vaste monde et la vertu. Non, ici les élèves participent librement au cours et les professeurs ne le dirigent pas. L'école est ainsi faite à Minervitia : élèves et enseignants apprennent tous ensemble. C'est qu'il y a beaucoup à apprendre de l'imaginaire et de l'innocence des enfants, qui, confortablement installés, en tailleur sur le sol, ou bien suspendus aux branches, étudient comme ils le souhaitent. Chacun ici est libre de pratiquer l'activité qu'il préfère. Un groupe très appliqué peint sur le toit, des camarades en contrebass s'affairent à rédiger ensemble un beau poème et un autre prépare une chorale dans les bois. Même les parents s'invitent à leurs heures inoccupées et viennent apprendre les sciences, l'art, les langues... D'autres donnent de leurs temps à l'éducation des cadets, partageant leurs univers et réveillant leur imagination le temps d'un atelier, d'un spectacle ou simplement d'un après-midi. Enfin il y a monsieur Didier, maire de Minervitia qui partage sa passion et aide les élèves à exprimer leur créativité depuis déjà quelques années. Il s'occupe des cours de théâtre et aime monter des pièces, qui mettent en avant les jeunes. Pour lui, l'éducation est « le trésor » de sa ville, et il y accorde beaucoup d'intérêt.

Cette merveilleuse école est toujours ouverte, il n'y a aucun horaire, et même si après le dîner certaines étagères craquent, certains rideaux se ferment, et les livres plus loin s'entassent comme s'ils étaient vivants et habités des rires de la journée, il n'est pas question de chasser les derniers aventuriers, pris par la magie de leur lecture ou par la ferveur de leurs recherches. Ainsi, alors que la plupart des autres dorment déjà, un maître leur prépare une bonne soupe et se laisse lui aussi aller au jeu des pages que le vent fait voler devant lui en guise d'invitation à l'apprentissage. Dès lors, les jeunes Minervois, libres de vivre leurs rêves sans contraintes, s'épanouissent en se construisant leur propre monde, fermé à tout danger et à tout malheur. Grandissants dans la fierté de leurs aînés et selon des principes de camaraderie, d'autonomie et d'égalité au sein d'un bonheur inébranlable, ils cultivent librement la richesse de leurs esprits afin de l'entretenir dans leur vie d'adultes. Grâce à ces préceptes suivis avec joie, la société de Minervitia s'assure de solides piliers pour que les lendemains soient aussi remplis de joie.

Blandine Perrin :

C'était il y a quelques années de cela... Plus rien ne me retenait dans ma ville d'origine. Je n'avais plus rien, plus de famille, ni même de métier et je n'avais plus assez d'argent pour payer mon loyer. Cette vie que je menais alors ne me plaisait guère et c'est à partir de là que j'ai décidé de partir. Pour aller où ? Je n'en savais rien. Où mes pas décideraient de me mener, quelque part où je pourrais commencer une nouvelle vie, oublier mon passé. J'avais pour tout bagages quelques vêtements et conserves et tout ce qui me restait d'argent et qui me permettrait de vivre le temps de trouver où travailler mais surtout où loger. C'est ainsi que je me suis retrouvée, après quelques jours de marche et complètement perdue, devant un petit panneau annonçant la ville de Nomonie. Je ne saurais dire pourquoi mais lors de mon entrée au sein de ce village, alors que j'avais au milieu de ses petites ruelles, je ressentais comme une impression d'apaisement et de bonheur monter en moi. Le paysage que je voyais ne ressemblait en rien à tous ceux que j'avais pu voir avant. Toutes les personnes que je croisais respiraient la joie et la simplicité, ce qui me faisait me sentir comme chez moi. Grâce aux indications, je réussis très vite à me repérer et à trouver ce qu'il me semblait être la mairie. Le maire accepta alors de me parler, il n'était pas occupé et en profita donc pour m'expliquer le fonctionnement de son village. Là-bas, la vie n'était comme nul part ailleurs. L'argent n'existait pas. J'ai d'abord cru que c'était une plaisanterie, je ne voyais pas comment cela était possible, mais au fur et à mesure de ses explications, je compris mieux. La vie se déroulait normalement, les adultes travaillaient, les enfants allaient à l'école, mais l'argent n'existait pas. Chaque profession, chaque métier était considéré comme

un service rendu, sans demande en retour. Aller chez le coiffeur, à la boulangerie ou au cinéma, tout cela était gratuit. Pour ces habitants, il n'y avait rien de plus normal de demander un service ou rendre service sans échange car ils n'avaient toujours procédé que comme ça. Ce qui permet d'ailleurs que tout le monde ait un toit, aucun SDF, aucun sans-abri. Dans ce lieu où l'argent n'existait pas, chacun avait un "métier", et tous les métiers se valaient. Le boulanger était l'égal du médecin, le facteur de l'avocat, l'agriculteur du professeur. L'égalité était le maître mot et il n'y avait aucune honte à être éboueur ou femme de ménage, car c'est l'intérêt commun qui domine et leur travail avait autant d'utilité pour la communauté que celui d'un chirurgien ou d'un pharmacien. Personne n'était dans le besoin et tous vivaient convenablement. Dans ce village sans laïssés pour compte, sans jalousie ou avidité, les habitants n'avaient pas besoin de grand chose pour être heureux. Ils vivaient dans l'entraide, le respect des uns pour les autres et la bonne humeur. Ce qui faisait d'eux des personnes joyeuses, accueillantes et pas le moins du monde matérialistes. Et c'est en comprenant leur philosophie de vie qu'apparut pour moi un village idéal dans lequel je décidai de poser mes bagages.

Maravillosa igualdad

« Où suis-je ? »

C'étaient mes premiers mots après que le Boeing 777 à bord duquel j'étais se fut totalement écrasé. Je n'avais que de très vagues souvenirs. Je fuyais. Oui, je fuyais. Mais fuir quoi ? Un pays où les hommes ne cessaient de prendre le pouvoir sur les femmes, où celles-ci n'étaient que très peu écoutées. Actuellement, mon corps frêle était étendu sur un sol tout à fait propre. En prenant connaissance du paysage, je me rendis compte qu'il était surprenant. C'était un décor subjuguant. Devant moi, s'étendait une eau transparente, tellement elle était nette. Tout était fleuri, absolument tout. L'alliance des clématites roses et blanches ainsi qu'un tunnel de jacarandas, montrait que l'environnement était sain. Les colombes surplombaient le ciel d'un bleu azur majestueux. Je pris une grande inspiration de cet air d'une pureté absolue.. C'était inouï.

En somme, je contrastais parfaitement avec ce paysage. Tout cela attisa ma curiosité. Lorsque je partis à la découverte de cette terre, je vis un nombre considérable d'habitations toutes de couleurs pétillantes. Les habitants étaient tous vêtus de couleurs semblables à celles de leurs logis. Le sombre n'existait pas. Une femme me vit et remarquant mon état effroyable, me porta secours. Elle ne parlait pas ma langue mais je saisis qu'elle me parlait en espagnol. Je fus surprise de sa bienveillance et de son amabilité. Je passai ma première nuit chez elle.. Je compris dès l'aube que dans ce territoire, le bonheur régnait en maître et que je venais de découvrir mon bonheur dans un monde parfait.

La cohabitation de tous ces individus semblait chimérique. Les femmes étaient en totale égalité avec les hommes. Je ne cessais de les interroger, croyant rêver. Aucune figure masculine ne dominait les femmes. Aucun écart salarial n'existait entre les deux sexes. De plus, chaque être exerçait le métier qui lui plaisait. Aucun métier n'était destiné à un sexe plutôt qu'à l'autre. Femmes comme hommes, se pliaient aux mêmes règles. Femmes comme hommes, avaient les mêmes droits. L'égalité était la première devise. Je portais sur les habitants de ce pays un regard rempli d'admiration et d'émerveillement. Mon corps tout entier ressentait cette extase. J'étais ivre de joie et d'amour. Je nageais tout simplement dans le bonheur.

Lorsque j'abordai un sujet qui me révoltait bien plus que tout dans mon pays, à savoir les féminicides, la population eut une réaction qui fit battre mon organe vital à un rythme au-dessus de la norme. Ce crime n'existait pas. Il leur était totalement inconnu. Je pensais avoir une hallucination. Mais c'était bel et bien réel. Ici, tout ce qui pouvait nuire à l'humanité était complètement effacé, inexistant. A contrario, chaque élément qui contribuait au bonheur des individus était valorisé.

Je me mis donc à croire finalement que cet accident d'avion m'était véritablement bénéfique. Sur cette terre, ma terre dorénavant, je me sentais complète ; plus rien ne manquait à ma vie ; mon bonheur se trouvait ici. L'égalité que je souhaitais tendrement depuis mon plus jeune âge, m'était servie sur un plateau d'argent. Je nageais ainsi dans une allégresse éternelle.

Lylian Murciano :

En l'an 2095, le pays de Freeland, ne connaissait que paix et prospérité depuis de nombreuses années grâce à une invention : les droïdes.

Les droïdes (ou androïdes) étaient des robots humanoïdes programmés pour aider, protéger et servir les humains. Il y avait assez d'androïdes pour chaque habitant du pays. Ces robots, travaillant à la

place des humains, avaient complètement éradiqué la pauvreté puisque chaque humain possédait un droïde qui travaillait pour lui et lui ramenait donc de l'argent.

La criminalité avait également chuté en flèche puisque les droïdes étaient programmés pour défendre les humains et intervenir en situation de crise. Ces robots avaient ainsi empêché de nombreuses reprises des vols, des agressions ainsi que d'autres types de crime. Certains avaient même été nommés "droïdes patrouilleurs" car leur métier consistait à rendre les rues sûres de jour comme de nuit. Il y avait toujours une très faible criminalité. De plus, les criminels n'échappaient que très rarement à la justice puisque les androïdes policiers pouvaient retrouver quelqu'un seulement grâce à son empreinte de pas. Les criminels étaient jugés de manière totalement impartiale et la corruption avait complètement disparu.

Les droïdes étaient aussi performants dans les autres corps de métier : par exemple, les opérations chirurgicales les plus complexes et quasiment impossibles à réaliser par les humains obtenaient un taux de 98% de réussite. Les androïdes pouvaient également détecter des maladies, comme les cancers par exemple, avant que les symptômes n'apparaissent.

Les androïdes n'avaient pas besoin de dormir ou de manger, ils travaillaient tout le temps, accélérant notamment la production de nourriture. Leur capacité de réflexion grandissant de plus en plus, les droïdes avaient découvert une manière de diminuer grandement la pollution grâce à une énergie propre et avaient ainsi réduit le réchauffement climatique qui avait atteint un stade critique. Des droïdes animaux avaient également créés pour compenser la disparition de certaines espèces.

Bien évidemment cela ne s'était pas fait en un jour, au contraire, de nombreux soulèvements et révolutions avaient eu lieu à l'arrivée des droïdes car les gens avaient peur de se faire voler leur travail. Mais les gens s'étaient vite rendu compte qu'il n'y avait aucune raison de s'inquiéter car les robots travaillaient pour eux et certains humains continuaient même de travailler par envie ou par passion. Le pays de Freeland était devenu le pays le plus sûr, le plus paisible et le plus prospère de la planète.

Célia Mura, 1G7

J'arrivai sur cette île par accident, au sens littéral autant que figuré.

En effet, je devais me rendre en Amérique pour un voyage d'affaire. L'avion dans lequel j'étais s'écrasa sur une île mystérieuse, qui, selon les cartes géographiques n'existait pas. Pendant le crash, je vis une lumière intense et puissante qui jaillit de nulle part, les aiguilles de ma montre ne cessèrent de tourner en rond, tout cela n'avait aucun sens.

Et puis, plus rien, je m'étais évanouie.

Les habitants de cet endroit inconnu me recueillirent et me transportèrent dans un hôpital extraordinaire pour soigner ma blessure à la tête. Cet hôpital était très particulier, mon lit était en lévitation et un robot était à ma disposition, il s'occupait de me soigner et de me nourrir. Lorsque je repris connaissance, les habitants m'annoncèrent que j'étais la seule survivante du crash de l'avion. Tout cela était complètement surréaliste, je ne savais si c'était un rêve ou un cauchemar. Mais je m'aperçus que cette île était idéale car je pouvais voir à travers la fenêtre de ma chambre sa splendeur et son immensité.

J'appris que ce lieu s'appelait Liber-tech et que les habitants étaient nommés Libertopiens et Libertopiennes. Liber-tech était une île du futur qui avait su mélanger la nature à la culture : grattes-ciels végétalisés, parcs, arbres, fleurs, voitures volantes et usines non polluantes qui utilisaient de la vapeur pour

les déplacements et la production, bâtiments végétalisés pour s'instruire, vivre... Et puis des robots, énormément de robots... Ainsi, l'environnement et la technologie étaient au cœur de cette île. Les Libertopiens avaient créé trois types de robots : médicaux, domestiques et judiciaires. Les robots médicaux aidaient les médecins dans les interventions chirurgicales, les robots domestiques effectuaient quelques tâches ménagères (repasser, passer l'aspirateur, faire la vaisselle, la cuisine...) et les robots judiciaires faisaient respecter les deux règles d'or qui régissaient la société :

1. Liberté et égalité sont les règles les plus importantes
2. Voir la règle précédente.

Ces règles permettaient de faire régner la paix au sein de cette magnifique île. Les habitants étaient très respectueux et heureux de la vie qu'ils menaient. Ils pensaient qu'il faut profiter de la vie sans stress afin de mieux comprendre le monde.

Voici une de leur journée typique : un Libertopien se réveille en douceur entre huit heures et neuf heures, parfois plus tôt, parfois plus tard. Ensuite, il déjeune tranquillement et conduit ses enfants à l'école pour onze heures. Il ira les récupérer à seize heures trente. Les enfants libertopiens sont obligés d'être scolarisés car il est important de savoir lire et écrire afin de transmettre l'histoire de l'île aux descendants. Le Libertopien peut ensuite faire du sport, lire, regarder la télévision... Après le repas de midi que le robot aura préparé, il se rend à son travail jusqu'à seize heures. Une fois les enfants récupérés à l'école, ces derniers vont au parc, au stade ou au centre de loisirs. Vers dix-neuf heures, le robot sert à dîner puis c'est l'heure de regarder un film ou de jouer à un jeu de société virtuel en famille ou en réseau.

Les Libertopiens m'avaient fait visiter Liber-tech, ainsi, j'avais pu constater que cette fantastique île était recouverte d'un dôme transparent. Les habitants m'avaient révélé qu'il servait à éviter les intrusions. Ainsi, ils se protégeaient en se dissimulant. Par ailleurs, ils ne comprenaient pas comment j'avais pu entrer dans Liber-tech. Les Libertopiens m'avaient révélé que les religions, la politique, l'argent n'existaient pas, de peur que la cohésion sociale ne se brisât. Ils payaient en nature, les métiers qu'ils occupaient quinze heures par semaine leur permettant d'échanger ce qu'ils produisaient. Ils se contentaient du minimum pour vivre et profitaient au maximum de leur temps libre. L'école comme ces heures de travail étaient obligatoires sous peine de recevoir une amende qui consistait à donner sans rien recevoir en échange.

Juste au moment où je commençais à m'habituer à cette vie exceptionnelle, j'entendis une voix au loin, une voix qui se rapprochait de plus en plus et qui était de plus en plus distincte et familière. « Celia, Celia », cette voix insistante me poussa à ouvrir les yeux. Je compris que cette île paradisiaque n'était qu'un rêve et que cette voix n'était autre que celle de ma mère, qui au 16ème jour de confinement, me réveillait car il était l'heure pour moi de me mettre au travail en rédigeant un texte utopique, pour Madame Abbara.

Lucie Rochat :

UTOPIE

Tout commença après la catastrophe du COVID-19. Il y eut beaucoup de morts à cause du virus, et beaucoup de personnes décédèrent. Bien que ce fut un événement très douloureux, les gens qui survécurent prirent conscience de beaucoup de choses. Aucun vaccin ne fut trouvé, ils étaient donc des porteurs sains et immunisés. C'est pourquoi on les appela « les Survivants ».

Étrangement, aucun conflit n'eut lieu lorsqu'il fallut réorganiser le monde, et reconstruire une nouvelle société. Les gens étaient incroyablement civilisés. Quand quelqu'un avait une opinion différente,

une objection, il en faisait part au reste de l'assemblée, et les gens discutaient afin de trouver une solution qui convienne à la plupart quand il était impossible qu'elle convienne à tous. Les décisions étaient prises durant de longs débats entre plusieurs milliers de personnes, venant de villes différentes lorsqu'il s'agissait de grandes décisions très importantes, ou seulement entre quelques centaines d'habitants pour les décisions prises à l'échelle d'une ville. C'était le prix à payer pour que tout le monde soit content.

Concernant le partage des tâches, chacun s'engagea à exécuter les quelques missions qu'il appréciait. Il en fallait plusieurs pour que chacun fasse ce qu'il aimait, tout en se diversifiant au quotidien, afin de ne pas tomber dans une routine ennuyeuse. Certains auraient pu décider de ne rien faire, mais ce ne fut pourtant pas le cas car les travaux auxquels on avait assigné chacun d'entre eux leur plaisaient. Les habitants étaient aussi poussés par un sentiment collectif, qui les amenait à aller travailler, sans que ce verbe n'ait aucune connotation pénible.

La tolérance était indispensable. Au départ, des règles avaient été mises en place pour interdire les propos racistes, homophobes ou encore sexistes, mais il s'avéra finalement que ce n'était pas nécessaire. En effet, les gens avaient grandi, et s'occupaient autrement qu'en critiquant son voisin ou en empêchant de vivre autrui.

Un tribunal fut mis en place, pour les quelques délits qui pouvaient encore être commis. Le code pénal fut revisité, et réécrit. Les gens avaient envie de croire qu'il était possible de changer. Ainsi les criminels, suivant quelle infraction avait été commise, étaient mis en relation avec des psychologues diplômés, doués, et qui savaient ce qu'ils faisaient. Le principe était de comprendre ce qui les avait poussés à commettre un délit, puis un groupe de jurés réfléchissait à des solutions possibles. Généralement les peines étaient des travaux d'intérêt généraux. Les délinquants exécutaient les tâches qui ne plaisaient à personne. Ils étaient suivis longuement pour s'assurer qu'ils empruntaient le bon chemin et étaient réhabilités. Parfois des personnes étaient mauvaises par nature, et refusaient de changer, ce qui est concevable. Dans ces cas-là, elles étaient enfermées.

Les habitants s'étaient aussi mis d'accord sur l'importance des moments de partage et de convivialité entre amis et voisins. Souvent, toutes sortes de fêtes - apéritifs, déjeuners, dîners, sorties et activités - étaient organisés. La communication était une chose essentielle, pour que tout le monde puisse vivre heureux et en harmonie. Lorsque des gens vivaient un événement difficile, comme une séparation ou un décès par exemple, d'autres leur apportait du soutien. Personne n'échappe à ces épreuves de la vie, parce qu'au fond elles restent essentielles. Le tout était de savoir comment les surmonter. Tout le monde avait la possibilité d'en discuter avec quelqu'un : un médecin, un psychologue voire une personne inconnue. Tout l'entourage de la personne concernée devait faire de son mieux, sans s'éloigner et en montrant une véritable empathie, sans aucun mépris.

Le fait d'avoir survécu au virus et à la pandémie et ayant perdu de nombreux proches permit aux survivants de comprendre que ce qui importait n'était pas l'argent, ni le pouvoir. Ce n'était pas non plus le désir de posséder toujours davantage. Ils découvrirent que pour être heureux, il fallait profiter des gens qu'ils aimaient. Cette catastrophe rendit les gens bons, bienveillants et en paix. Prêts à tout pour vivre pleinement, sans concession.

Thibaud Allard

Le soleil battait son plein, les enfants étaient à la plage. Ils jouaient depuis des heures ensemble et riaient les uns avec les autres en s'amusant gaiement à l'ombre des palmiers. Quand un enfant désirait aller

nager dans les eaux bleues du lagon, ses camarades le suivaient et l'accompagnaient en nageant avec lui. Ils riaient encore, et nageaient tant qu'ils le voulaient sans débordement, sans conflit. A quoi bon se battre ? A quoi bon se penser meilleur alors que tous étaient au même niveau et heureux !

Lorsqu'ils sortaient de l'eau, ils se mettaient à construire un château de sable. A ce moment-là, un sentiment d'aide, d'union, d'harmonie régnait et chacun était prêt à aider l'autre dans sa tâche. Lorsqu'il manquait du sable pour l'un, l'autre partait lui en chercher de ce pas. Alors que l'un n'avait pas de pelle pour creuser, l'autre lui donnait la sienne. Toute cette petite troupe solidaire, après avoir terminé de construire son château de sable, décidait de replonger dans les eaux du lagon. Le paysage était magnifique, le sable était chaud et doux, d'une blancheur éclatante et rayonnante, les feuilles des palmiers couleur émeraude cachaient au loin les petites maisons en bois qui ornaient le club de vacances.

Ici, pas de travail, pas de stress, pas d'ennui. Pourquoi s'ennuyer à travailler alors que les vacances étaient plus agréables encore ? Quel était le but du travail à part leur faire perdre leur temps ? Au loin, les parents regardaient leurs enfants réunis et riaient entre eux. Désormais, ils avaient accès au bonheur eux aussi et convoitaient amplement les services du club de vacances. Ils mangeaient quand ils le désiraient, pouvaient partir se baigner tous ensemble mais aussi plonger dans la piscine de l'hôtel "5 étoiles" ou encore dormir sous l'éventail de feuilles vertes. Ils baignaient dans le luxe, l'harmonie, la joie et il leur était possible de réaliser tous leurs désirs les plus fous.

Leurs emplois du temps n'étaient pas stricts, ils étaient tous ensemble et parvenaient à réaliser tout ce qu'ils désiraient. A l'instar des enfants, les parents ne se disputaient pas ! Pourquoi chercher à avoir le meilleur enfant alors qu'ils étaient ensemble et très heureux ? A quoi bon trouver chez l'autre des défauts qui nous agacent, alors que tout est parfait ? Ici, c'était le bonheur. Les humains jouaient ensemble, se comprenaient les uns avec les autres et décidaient de s'aider dans leur parcours de vie.

Non seulement le cadre était idéal, mais le comportement humain était mature et plus rien ne pouvait désolidariser cette équipe que l'humanité formait. Outre l'entraide, la maturité, la solidarité, outre la joie, le bonheur, l'allégresse de l'humanité, il y avait surtout l'amour. Les humains parvenaient à s'aimer et sans en avoir honte, ils prenaient même un plaisir certain à aimer l'autre.

Rachel BONTOUX 1G8

Je m'appelle Noa Olsen, j'ai 17 ans aujourd'hui et je vis à Zenica. Et c'est le jour de mon ĀnalyĀĒ.

Zenica est un pays-cité. C'est à dire que c'est un pays minuscule, composé seulement d'une ville. Il se trouve au point de contact entre la TchĀquie, la Hongrie et la Slovaquie. Nous sommes complètement indĀpendants du reste du monde et souhaitons la paix permanente c'est pourquoi nous sommes complètement fermĀs. Certains pourraient prĀtendre que c'est pour dissimuler une dictature mais c'est entiĀrement faux. Notre pays Ātant une ville relativement petite, il est en tout et pour tout composĀs de 154 familles appelĀes clans (composĀes chacune d'environ une centaine de membres). Et chaque clan Ālit Ā vie un reprĀsentant qui siĀgera au Conseil des Sages. Ce conseil comprend donc 154 membres et est appelĀ ainsi car chaque clan Ālit le plus sage d'entre les siens. NĀanmoins, nous avons le pouvoir de destituer notre reprĀsentant une fois par an lors du Conseil du Clan oĀ toutes les personnes en capacitĀ de voter le font.

Mais revenons Ā ce qui me prĀoccupe en ce moment. Mon ĀnalyĀĒ. Il s'agit d'une sorte d'«examen» qui dĀterminera si je peux Ātre considĀrĀe comme une adulte et donc si je peux voter. La premiĀre fois qu'un citoyen de Zenica passe cet examen, il a 16 ans. J'ai ĀchouĀ la premiĀre fois et mĀme si

ce n'est pas très grave d'échouer, j'espère vraiment réussir cette année. L'épreuve se déroule devant le Conseil des Sages et le clan respectif du citoyen. Il s'agit d'une série de questions posées par un citoyen neutre, c'est à dire qui appartient à un autre clan, auxquelles on répond sous l'influence de sérum de vérité. Ce sérum, injecté directement dans notre cerveau avant de passer l'examen nous empêche de mentir et rend donc toutes nos réponses irréfutables. Lorsque l'examineur a fini de poser la liste de questions qui lui est imposée, le Conseil des Sages se réunit et délibère pour savoir si le citoyen examiné est suffisamment altruiste, vertueux, respectueux et a toutes les qualités nécessaires pour vivre dans une société civilisée.

Lorsqu'un citoyen échoue à l'Analyse, il se voit aussi refuser son indépendance, le droit de vote, de mariage, de travailler...et reste donc sous la tutelle de son clan. Mais peu de gens échouent plus de deux fois et il est assez fréquent de ne pas réussir son premier examen. De plus, afin de rester sûr que tous les citoyens sont aptes à le rester, l'Analyse se répète chaque année pour tous les citoyens le jour de leur anniversaire.

Dans notre société, les citoyens ne reçoivent pas de salaire à proprement parler, en effet chaque représentant d'un clan reçoit tous les mois une somme d'argent proportionnelle aux nombres de membres du clan et le redistribue en donnant la même somme à chaque membre. Et cet argent circule par les achats de nourriture, de vêtements... Notre économie aussi est fermée. Nous sommes totalement fermés au reste du monde. Neutres. Ainsi, nous ne connaissons jamais la guerre, la famine (notre pays étant autosuffisant en termes de ressources)... Nous pouvons voyager dans d'autres pays mais nous repassons une analyse au retour de chaque voyage.

Ce fonctionnement merveilleux nous garantit donc une société parfaite, aux citoyens parfaits, dans une harmonie parfaite.

Ilknur Pinar, 1G6

Un beau matin, je me réveille de mon profond sommeil avec un grand soleil qui frappe mon visage. Je suis sur un bateau qui s'est arrêté à côté de grandes roches. L'endroit est calme, magnifique, coloré de milliers de teintes diverses. Je descends du navire et sentant une belle odeur de fleurs, je commence à marcher au milieu des fougères et d'autres plantes très différentes les unes des autres. J'aperçois un village, constitué de nombreuses petites cabanes. J'avance timidement par peur que quelqu'un me demande méchamment qui je suis. Les cabanes sont faites de bois et de feuilles tressées qui ont l'air d'être soigneusement posées avec amour et patience. Le village ne semble pas très riche mais j'entends de nombreux rires, festifs, qui montrent le bonheur des habitants.

Des personnes marchent à mes côtés mais personne ne me regarde comme si je n'avais rien à faire là, au contraire toutes me sourient comme si j'habitais ici. Je suis entourée de personnes de tous types de religions, de différentes couleurs et qui s'entendent pourtant à merveille. Je les regarde toutes une par une, elles s'amusent : les enfants jouent, les adultes sont assis et rient tous ensemble. Une petite fille me tient la main et essaie de m'expliquer quelque chose. Je ne comprends pas sa langue mais je comprends qu'elle m'invite à jouer avec elle. Comme je ne sais pas quoi dire, je regarde une fois de plus autour de moi. Un homme propose une boisson à un autre homme qui met sa main sur le cœur comme s'il voulait dire « non, merci » alors je fais de même en regardant la petite fille. Elle me lâche la main et part jouer avec d'autres enfants tout en souriant.

Ils ont tous des visages différents : certains ont la peau claire et des yeux bridés, d'autres ont une peau plus foncée et des yeux foncés, certains ont les cheveux blonds et des yeux bleus mais ces différences n'ont pas l'air de les éloigner les uns des autres. Une jeune femme me regarde de loin en souriant, elle s'approche, elle me parle français, je suis très contente car je comprends enfin. Je lui demande où nous nous trouvons mais elle me dit qu'elle n'a pas la réponse à ma question et que ça n'a aucune importance. Elle me fait asseoir à côté de plusieurs personnes qui ont formé un cercle pour déguster leur repas. Elles parlent toutes une langue différente mais se comprennent grâce à leurs gestes. La jeune femme me sert à manger et s'occupe de moi comme si j'étais son enfant. J'essaie de faire en sorte de ne rien refuser et de regarder mes hôtes comme ils se regardent entre eux. Je comprends en les observant que les problèmes qui me semblent majeurs n'existent pas chez eux et qu'ils sont heureux car ils ne savent pas ce que sont la richesse et la pauvreté, la beauté et la laideur, la fait d'être noir ou blanc. Ce qui est important chez eux c'est de ne pas se faire mal intérieurement et de ne pas perdre de vue la beauté du village, de la verdure et des fleurs...

Je n'ose même pas demander les religions de toutes ces personnes par peur que la jeune femme française ne me dévisage. Je vois des femmes nettoyer toutes les cabanes et non pas seulement leur propre habitation, d'autres qui sont allées chercher de quoi préparer le repas du soir. Des hommes essaient de fabriquer des jouets à tous les enfants. Je comprends qu'il n'est pas obligatoire d'avoir le dernier téléphone qui vient de sortir pour être heureux, qu'il ne faut pas non plus beaucoup d'argent mais seulement de l'entraide, du sourire et de l'amitié dans ce monde splendide et suffisant.